

## ***Etymologizer les pattins (Rabelais et le jeu de l'étymologie)***

Alicia Yllera

Facultad de Filología. UNED

[ayllera@flog.uned.es](mailto:ayllera@flog.uned.es)

### **Résumé :**

Cette étude analyse l'utilisation que Rabelais fait de l'explication étymologique, à la fois procédé ludique et manifestation de l'intérêt pour l'origine des langues et des peuples qui les parlent, à une époque marquée par un fort nationalisme. Rabelais parodie les spéculations savantes sur l'origine de certains noms propres (notamment ceux de villes ou de peuples) que la plupart de ses contemporains prenaient très au sérieux. Il imite ainsi l'ironie de Socrate, dans le *Cratyle*, de Platon, qui se moquait des procédés étymologiques des sophistes.

### **Mots-clé :**

Rabelais. Parodie des explications étymologiques savantes de son temps.

## **1 L'œuvre de Rabelais, reflet des débats linguistiques de son temps**

Le XVI<sup>e</sup> siècle se passionne pour la question de la langue et du langage à un moment où coexistent en France le latin, langue de l'enseignement et de la science, le français, langue de la cour et de la plupart de la littérature, et les langues régionales et les dialectes, langues parlées qui ne font que des apparitions fugaces dans la littérature et prennent souvent des connotations plaisantes.

Il est bien connu que le grand sujet de réflexion de la Renaissance est l'homme. Ce n'est pas un hasard si ses protagonistes ont reçu le nom d'*humanistes*. Or parmi les êtres vivants, l'homme est le seul qui communique non pas par signes mais par des mots signifiant des concepts. L'homme est un être parlant (*homo loquens*).

Après des siècles de scholastique, intéressée avant tout à la philosophie et à la connaissance de la nature, sous le patronage d'Aristote, le centre d'attention de la Renaissance est l'homme et sa langue : elle se passionne pour le « beau parler ». La Renaissance est, en quelque sorte, la revanche des Belles Lettres que prédisait, au XIII<sup>e</sup> siècle, la *Bataille des Sept Arts* d'Henri d'Andeli (Gilson, 1974 : 3).

Les humanistes se penchent tout d'abord sur les langues dites « classiques » : le latin cicéronien (opposé au latin « barbare » écrit à la fin du Moyen Âge), le grec et l'hébreu. L'étude du grec et de l'hébreu sont institués en France avec la création des lecteurs royaux en 1530, même s'il s'agit d'une institution bien modeste à l'origine<sup>1</sup> et bien postérieure au Collège trilingue de Louvain (fondé en 1517 et inauguré en 1518).

---

<sup>1</sup> Les lecteurs ne reçoivent, en fait, aucun bâtiment propre et enseignent dans les collèges déjà existants. Si leur salaire est important, ils sont payés avec des retards qui peuvent atteindre les quatre ou cinq ans, ce qui les oblige à vivre des bénéfices ecclésiastiques octroyés par des évêques mécènes.

Le fort nationalisme caractéristique du siècle explique que l'intérêt pour les langues classiques s'accompagne du souci de « défendre » et d'« illustrer » (pour reprendre le titre d'un ouvrage célèbre de Du Bellay) les langues vulgaires. Pour ennoblir ces langues jadis méprisées on s'efforce de les « mettre en règles » et on rédige les premières grammaires des langues vulgaires, après le coup de génie de Nebrija qui, déjà en 1492, avait publié une *Gramática de la lengua castellana*. On publie les premières grammaires françaises, les premiers dictionnaires bilingues (les dictionnaires monolingues n'apparaîtront qu'au XVII<sup>e</sup> siècle) et surtout des traités destinés aux imprimeurs. La question de l'orthographe entraîne d'importantes querelles qui opposent les partisans d'une orthographe « étymologique », qui rappelle l'origine des mots, et les partisans d'une orthographe « phonétique », qui essaye de combler le fossé qui s'est creusé entre la langue écrite et la langue parlée. À côté des premiers balbutiements de ce que beaucoup plus tard on appellera la « grammaire historique », on s'intéresse au « modèle de langue » à suivre (ce que l'on appellera plus tard le « bon usage ») et on multiplie les « défenses » et les « louanges » de la langue française.

Pour devenir une langue comparable aux langues classiques le français a besoin de s'enrichir : on multiplie les néologismes et on incorpore de nombreux termes des langues régionales ou des dialectes. Rabelais, qui a introduit de nombreux néologismes en français, parodie pourtant cette tendance en créant des mots d'une longueur extraordinaire, tels que :

*morrambouzevezen gouzequoquemorguatasacbacguevezinemaffressé*

ou

*morderegrippiotabiofreluchamburelurecoquelurintimpanemens* (Quart, ch. 15. Rabelais, 1994 : 574).

L'imprimerie témoigne de l'importance croissante du français en France. Lorsque Jean Heylin et Guillaume Fichet installent la première imprimerie à Paris, en 1470, la plupart des livres imprimés sont écrits en latin. Encore en 1501 le nombre de textes publiés en français ne constitue qu'un dixième des ouvrages parus. Par contre, en 1575, la moitié des livres publiés sont déjà écrits en français.

La question des langues vulgaires occupe une certaine place dans les discussions savantes. Le philosophe, théologien et auteur scientifique Charles de Bovelles déclare avoir écrit son traité à la demande des convives d'un banquet dans lequel ils avaient discuté sur les langues vulgaires (Bovelles, 1973 : 75).

Rabelais n'est pas resté indifférent aux débats linguistiques de son temps. La publication des quatre livres parus de son vivant se situe entre 1532 et 1552. Pendant ces années, de nombreuses réflexions sur les problèmes du langage voient le jour en France<sup>2</sup>. On publie les premières grammaires françaises après l'apparition de nombreuses grammaires théoriques latines, grecques et hébraïques<sup>3</sup>, ainsi que les

---

<sup>2</sup> *Champ Fleury : art et science de la vraie proportion des lettres* (1529) de Geoffroy Tory, le *Liber de differentia vulgarium linguarum et gallici sermonis varietate* (1533) de Charles de Bovelles, le traité *De Originibus seu de Hebraicae Linguae et gentis antiquitate liber* (1538) de Guillaume Postel, la *Gallicae linguae institutio* (1550) de Pillot.

<sup>3</sup> La première est écrite en anglais et destinée aux Anglais, *Lesclarcissement de la langue françoise* (1530) de John Palsgrave ; celle du médecin Jacques Dubois, qui latinise son nom sous la forme de Sylvius, est écrite en latin, *In linguam gallica Isagôge una cum eiusdem Grammatica latino-gallica, ex*

premiers dictionnaires bilingues<sup>4</sup>.

Sous la « Cornucopie<sup>5</sup> de joyeuseté et raillerie » (Prologue du *Tiers*. Rabelais, 1994 : 352), beaucoup de questions sur la langue, les langues et le langage sont évoquées : l'intérêt pour l'apprentissage des langues et tout d'abord des langues « classiques », le grec et l'hébreu, pour les écritures anciennes (étrusque, ionienne, hiéroglyphes égyptiens, etc.), pour le langage par signes, le langage symbolique, le langage gestuel, le sens des bruits (tels que les cloches de Varennes, *Tiers*, ch. 27-28), la question de l'arbitraire du signe linguistique, de l'existence d'une langue « naturelle » à laquelle parviendrait un enfant élevé dans le silence, le polyglottisme, etc. Les questions sur la langue, alors de grande actualité, sont le plus souvent traitées par Rabelais sur un ton comique, ce qui ne suppose pas nécessairement qu'il rejette complètement les points de vue dont il se moque, mais le rire lui permet de regarder sous un jour nouveau ce qui était normalement accepté par tous ses contemporains.

Les romans rabelaisiens semblent concentrer les théories les plus courantes sur le langage de son époque (Demonet, 1992 : 17). Cependant, je ne m'intéresserai qu'à l'utilisation que Rabelais fait de l'étymologie.

## **2 La passion pour l'étymologie**

Le nationalisme du XVI<sup>e</sup> siècle pousse à chercher, dans l'histoire, de nobles origines aux différents peuples européens et aussi aux langues qu'ils parlent. Un moyen pour parvenir à découvrir le passé des langues est le recours à l'étymologie. Le XVI<sup>e</sup> siècle se passionne pour l'étymologie. Il hérite les discussions anciennes sur l'origine des mots et, surtout, sur l'origine des noms, en particulier des noms propres. L'étymologie a captivé l'Antiquité gréco-latine, le Moyen Âge et même de nos jours elle continue à intéresser le grand public.

Mais penser que les mots peuvent être un point de départ pour comprendre l'objet qu'ils désignent, ne signifie pas nécessairement que l'on conçoive le langage comme un reflet exact de la nature. Sans doute les humanistes rêvent d'abolir la distance qui sépare les mots des choses, de rendre les noms transparents, mais ils sont bien conscients du caractère arbitraire du langage, même s'ils se passionnent pour les jeux étymologiques, jeux qui peuvent prendre une tournure sérieuse ou facétieuse. Dans le premier cas, l'insuffisance des connaissances sur l'évolution des langues, ainsi que les préjugés nationalistes, expliquent certaines étymologies qui de nos jours nous font sourire. Dans le second cas, l'étymologie devient un procédé ludique qui permet de montrer la virtuosité de l'auteur, capable de trouver de nouvelles associations dissimulées sous les noms de tous les jours. Rabelais est sans doute, dans le XVI<sup>e</sup> siècle français, le meilleur

---

*hebraeis, graecis et latinis auctoribus* (1531) ; la première grammaire rédigée en français est l'œuvre de Louis Meigret, *Le tretté de la grammere françoëze* (1550).

<sup>4</sup> Les dictionnaires latin-français et français-latin de Robert Estienne (éditeur des œuvres de Sylvius et de Bovelles), parus respectivement en 1531 et 1539.

<sup>5</sup> Le terme est masculin chez Rabelais.

exemple de cette habilité pour jongler avec les mots, jusqu'à découvrir des sens cachés et même « prophétiques ».

Le rêve d'une langue unique, perdue à jamais à cause de la malédiction de Babel, et la nostalgie d'une langue transparente, qui reflèterait parfaitement la nature des choses et serait un moyen sûr de connaissance, planent sur le XVI<sup>e</sup> siècle, même si la reconnaissance de la pluralité des langues montre son caractère utopique. La diversité des langues est sentie comme une entrave à la communication et même une occasion d'erreur.

### **3 Les différents procédés de l'étymologie**

Nous savons bien que, dans son sens moderne, l'*étymologie* peut s'intéresser à deux domaines différents. En linguistique synchronique, elle s'occupe de la formation des mots et dérive ainsi *atterrir* de *a-* et *terre*. En linguistique diachronique, l'étymologie explique l'évolution des mots en remontant dans le passé jusqu'à son *étymon* dans une langue antérieure : elle explique *lait* d'après les variations subies par le latin *lactem* ou *hardi* selon les transformations d'un étymon francique supposé *\*hardjan*, reconstruit à partir d'autres dérivés germaniques.

Dans le monde antique et encore au XVI<sup>e</sup> siècle (et postérieurement) l'*étymologie* est, en principe, la recherche du « vrai » sens d'un mot, caché sous les apparences, un sens qui conviendrait à la nature même de l'objet qu'il désigne. D'ailleurs le substantif grec τῆς ἰσχύος signifie « vrai sens », dérivé de l'adjectif ἰσχυρός « vrai », « véritable ».

Ignorant l'évolution phonétique des langues, l'étymologie ancienne procède par homophonie des termes, par découpage du terme analysé en d'autres termes ou parties de termes, par rassemblement de plusieurs termes, ou par additions ou suppressions de phonèmes ou de syllabes. Elle peut avoir recours à une seule langue (ce qui est normalement le cas dans le monde grec) ou à plusieurs langues.

### **4 La nostalgie des noms transparents**

Dans le chapitre 19 du *Tiers Livre*, Pantagruel propose à Panurge de consulter un sourd-muet, car dans le temps passé parfois les oracles les plus sûrs n'étaient pas ceux qui étaient confiés à l'écriture ou à la parole « tant à cause des amphibologies, equivocques, et obscuritez des motz, que de la briefveté des sentences » (Rabelais, 1994 : 408). C'est l'occasion, pour le géant, de rejeter l'anecdote racontée par Hérode des deux enfants enfermés à leur naissance et nourrit en silence qui, au bout d'un certain temps, auraient prononcé le mot *becus*, mot qui, en langue phrygienne, signifierait « pain ». Pantagruel ne croit pas à l'existence d'une langue naturelle innée, ce que cette anecdote, souvent reprise au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup> montrait. Il proclame également le caractère conventionnel des langues « C'est abus dire que ayons languaige naturel. Les languaiges sont par institutions

---

<sup>6</sup> À propos des différentes utilisations de la vieille anecdote au XVI<sup>e</sup> siècle, cf. Demonet, 1980.

arbitraires et convenances des peuples : les voix (comme disent les Dialecticiens) ne signifient naturellement, mais à plaisir. » (Rabelais, 1994 : 409).

Ce sont les amphibologies, les équivoques et les obscurités des langues qui permettent à Rabelais de jouer avec les mots et de tirer de grands effets de surprise et d'humour, du double sens d'une expression ou d'un rapprochement imprévu de deux mots. L'inadéquation entre les mots et les choses est ainsi une source d'effets esthétiques.

Il existe cependant un groupe de noms qui, en principe, n'ont pas de « signification » lexicale, mais seulement une fonction de « désignation ». Ils désignent celui qui le porte. Ce sont les noms propres (notamment les anthroponymes et les toponymes). On peut pourtant essayer de découvrir dans ces noms, outre leur fonction de désignation, une véritable signification et même une signification qui se correspond avec la nature ou un caractère saillant de celui qui le porte. Ce sont des mots « transparents », auxquels Érasme s'était déjà intéressé<sup>7</sup>.

Rabelais crée un grand nombre de noms propres, surtout des anthroponymes, mais aussi des toponymes et des noms de peuples, qui signifient « par nature », qui reflètent certains aspects du personnage, du lieu ou du peuple qu'ils désignent. Dans la plupart des cas le nom est la seule description du personnage ou du lieu. Il est compris directement parce qu'il est créé à partir du français ou d'une langue régionale bien connue comme le languedocien, ou bien parce que l'auteur présuppose au moins une certaine connaissance du grec de la part de ses lecteurs. À partir du *Quart Livre* il introduit des noms forgés à partir de l'hébreu, langue qui suscite un énorme intérêt à l'époque, mais qui est bien moins connue que le grec. De là que certains exemplaires de la première et seconde éditions définitives (1552) du *Quart Livre* s'accompagnent de la *Briefve declaration d'aulcunes dictions plus obscures contenües on quatriesme livre des faicts et dicts Heroïques de Pantagruel*, qui est peut-être l'œuvre de Rabelais lui-même ou qui, tout au moins, a été composée dans son entourage ou dans celui de son éditeur, pour permettre d'interpréter le texte<sup>8</sup>. Dans un petit nombre de cas Rabelais introduit une explication étymologique du nom propre, explication le plus souvent cocasse.

Les créations de noms de personne à partir du français sont toujours humoristiques chez Rabelais. Ces noms définissent les personnages mieux qu'une longue description. C'est le cas des ridicules plaideurs du *Pantagruel*, *Baisecul* et *Humevesne* (ch. 10), qui, dans leur incompréhensible plaidoyer, enfilent toute une série de *coq-à-l'âne*, genre mis à la

---

<sup>7</sup>Dans son plaisant colloque *De rebus ac vocabulis* (« Des choses et des mots »), qui date de 1527, Érasme (1992 : 356-364) traitait la question des rapports entre les mots et les choses.

<sup>8</sup> On discute si ce glossaire est sorti ou pas de la plume de Rabelais. Traditionnellement on l'attribuait à l'auteur. Cependant, Arveiller (1964) a observé quelques inexactitudes dans ses commentaires, en contradiction avec les connaissances de Rabelais, et il en tire la conclusion qu'il ne l'a pas rédigé ou, tout au moins, il n'en a pas été le seul à le faire. Quelques années plus tard, Tournon (1976) a réexaminé les erreurs du texte et il a souligné l'absence de gloses pour des termes plus difficiles que certains des noms expliqués. Pour lui la *Briefve declaration* non seulement n'a pas été écrite par Rabelais, mais il ne l'a ni révisée ni approuvée. D'après Huchon (1981 : 406-411 ; éd. de Rabelais, 1994 : 1588-1589), Rabelais en serait l'auteur car les gloses présentent les caractéristiques de son système grammatical et répondent à ses préoccupations linguistiques. On se demande si on peut tirer cette conclusion à partir seulement de l'analyse de certains aspects du système grammatical de Rabelais et pourquoi le texte parle de *quatriesme livre* alors que, dans le titre de son œuvre, Rabelais utilise le terme *quart*. Demonet (1999 : 115) s'incline sinon pour la certitude, du moins pour la probabilité d'une écriture vraiment rabelaisienne.

mode par Clément Marot. Pantagruel tranche la question en les payant avec la même monnaie et prononce une sentence tout aussi inintelligible que leurs discours, mais qui a l'avantage de contenter tout le monde « Car venu n'estoyt depuis les grandes pluyes et n'advendra de treze Jubilez que deux parties contendentes en jugement contradictoires soient egualement contentez d'un arrest diffinitif. » (*Pantagruel*, ch. 13. Rabelais, 1994 : 262).

Pour les capitaines et mauvais conseillers de Pichrochole, l'auteur choisit des noms non moins ridicules mais tout aussi transparents : *Trepelu* « loqueteux », *Toucquedillon* « fanfaron » (*Gargantua*, ch. 26), les ducs de *Tournemoule* (« tourne meule »), de *Basdefesses* (« court de taille »), de *Menuail* (« choses de peu de valeur »), le prince de *Gratelles* (« grattement »), le vicomte de *Morpiaille* (dérivé de *morpion*) (*Gargantua*, ch. 31), etc. Pour le pèlerin qui bêtement quitte son pays pour parcourir à pied de nombreux chemins, il choisit le nom de *Lasdaller* (*Gargantua*, ch. 38). *Royddimet* (« raide y met ») est le nom du curé paillard qui séduit sœur *Fessue* dans le *Tiers Livre* (*Tiers*, ch. 19) et le juriste ignorant, capable de citer à tort et à travers de nombreuses phrases du *Digest* de Justinien ou des *Décrétales*, est *Bridoye* (*Tiers*, ch. 29), comme les *oysons bridez* dont parlait le Prologue du *Gargantua*. *Tribouillet* est un *morosophe*, c'est-à-dire un « sage-fou », qui ne sait que s'agiter, puisque son nom dérive du vieux verbe *tribouler* « agiter », « troubler » ou « tourmenter » (*Tiers*, ch. 38).

Le marchand prétentieux, qui payera de sa vie son désir de berner Panurge, est une *dinde* ou un *dandin* : son nom est *Dindenault* (*Quart*, ch. 5). Pour les *Chiquanous* (*Quart*, ch. 12) la chicane est leur moyen de vie et leur passion jusqu'au masochisme. Les voyageurs ne descendent pas dans l'île où habite Quaresmeprenant, cet étrange personnage que les pantagruélistes n'arriveront pas à voir, mais qui est grotesquement décrit par le guide de l'expédition, Xenomanes (*Quart*, ch. 30-32) ; cette île jamais vue s'appelle l'*isle de Tapinois* (*Quart*, ch. 29). Les belliqueuses Andouilles habitent l'*isle Farouche* (*Quart*, ch. 33). Les noms des deux capitaines, *Riflandouille* (sur *rifler* « érafler », « écorcher », « piller », « rafler ») et *Tailleboudin*, qui dirigeront la bataille entre les cuisiniers de Pantagruel et les Andouilles, répondent parfaitement à la fonction qui leur est assignée (*Quart*, ch. 37). Adversaires et idolâtres du pape porteront, respectivement, les noms de *Papefiques* et de *Papimanes* (*Quart*, ch. 45). Les *Gastrolatres* (*Quart*, ch. 58) ne peuvent pas ne pas adorer leur ventre.

Le même procédé réapparaît dans le *Cinquième Livre* avec les contrées de *Joursanpain* et *Tropditieux* (*Cinquième*, ch. 4), d'où procèdent ces étranges oiseaux appelés « Clergaux, Monagaux, Prestregaux, Abbegaux, Evesgaux, Cardingaux, et Papegaut » et les femelles « Clergesses, Monagesses, Prestregesses, Abbegesses, Evesgesses, Cardingesses, Papegesses » (*Cinquième*, ch. 2. Rabelais, 1994 : 732). *Grippe-minaud*, archiduc des *Chats-fourrez* (*Cinquième*, ch. 11), est un bien redoutable personnage. Il était déjà le type même du juge avide dans un poème attribué à Clément Marot, etc.

Parfois Rabelais utilise le languedocien pour créer un mot qui définit son personnage, tel que *Nazdecabre* dans le *Tiers Livre* (ch. 19). Ou bien il déforme ou remplace un toponyme existant pour créer un effet comique. Pour jouer un mauvais tour aux dames de Paris, Panurge leur approche son mouchoir pulvérisé d'euphorbe, qui les fera tousser, et leur dit : « tenez tenez voyez en cy l'ouvrage, elle est de Foutignan ou de Foutarabie » (*Pantagruel*, ch. 16. Rabelais 1994 : 276)<sup>9</sup>. Dans le *Cinquième Livre* le

<sup>9</sup> La première édition et l'édition de 1533 disaient seulement : « elle est de Fonterabie ». L'édition de 1534 ajoute *Foutignan*, déformation de *Frontignan* (village de l'Hérault), et déforme *Fonterabie* en *Fouterabie*.

nom du village proche de Chinon, *L'Île-Bouchard*, est déformé pour critiquer l'habitude d'envoyer aux couvents les estropiés :

C'est l'occasion pourquoy les parens s'en deschargent en ceste Isle Bossard.

– C'est, dit Panurge, l'Isle Bouchard lez Chinon.

– Je dis Bossard, respondit Aeditue. Car ordinairement ils sont bossus, borgnes, boiteux, manchots, podagres, contrefaits, et maleficiiez, poix inutile de la terre. (Rabelais, 1994 : 734).

Ces noms comiques, créés à partir du français, sont portés par des personnages secondaires, à l'exception de Frère *Jean des Entommeures* (mot angevin pour les « entamures »), toujours prêt à couper, trancher et mettre en pièces ses ennemis, ainsi que l'annonce son nom (*Gargantua*, ch. 27). Le reste des pantagruélistes ont tous des noms bien grecs et bien sérieux : *Eudemon* (*Pantagruel*, ch. 9) est fortuné, *Carpalin* (*Pantagruel*, ch. 9) est rapide, *Epistemon* (*Pantagruel*, ch. 5) est sage, *Gymnaste* (*Gargantua*, ch. 18) est le « maître d'escrime », le gymnaste, *Rhizotome* (*Gargantua*, ch. 23) est le botaniste<sup>10</sup> et, bien sûr, *Panurge* est « celui qui est capable de tout » (*Pantagruel*, ch. 9). Les noms grecs ne se réduisent pas, pour autant, aux personnages positifs : *Anarche* (*Pantagruel*, ch. 26), roi déchu, « sans autorité », et métamorphosé en « cryeur de saulce vert » pour le préparer à l'humble métier qui l'attend dans l'Autre Monde (*Pantagruel*, ch. 31. Rabelais, 1994 : 327), et ses sujets, les *Dipsodes*, portent des noms grecs, ainsi que le coléreux et bilieux *Picrochole* (*Gargantua*, ch. 26)<sup>11</sup>.

L'utopique abbaye, qui sera la récompense de Frère Jean, porte le nom de *Theleme*, qui signifie en grec « volonté » (*Gargantua*, ch. 52), ce qui correspond parfaitement à la seule règle qui régit ceux qui l'habitent : « Fay ce que voudras » (*Gargantua*, ch. 57. Rabelais, 1994 : 149).

Les noms grecs sont aussi très nombreux dans le *Quart Livre* : l'isle de *Medamothi* est un endroit exotique qui se trouve « nulle part » (*Quart*, ch. 2), ainsi que son nom l'indique. Son roi *Philophanes*, « qui désire voir et être vue », est absent à l'arrivée des pantagruélistes à cause du mariage de son frère *Philotheamon*, celui « qui désire voir » (*Quart*, ch. 2). Le royaume d'*Engys* est « près de » Medamothi (*Quart*, ch. 2). Le roi *Megiste* « très grand » (*Quart*, ch. 2) ne saurait être que le roi de France. L'isle des *Macracons* est, évidemment, l'île des vieillards (*Quart*, ch. 25). Dans le *Cinquiesme Livre* les noms grecs ne sont pas absents : le port de *Matrotehecne* [déformation de *Mateothecnie*] est le port de « l'art des choses vaines » (*Cinquiesme*, ch. 18), l'isle d'*Odes* est l'île des chemins<sup>12</sup> qui cheminent (*Cinquiesme*, ch. 25), l'isle des *Apedefstes* (*L'Isle Sonante*, ch. 16<sup>13</sup>), île des « ignorants », est habitée par de redoutables hommes de finance qui « ne doyyent nullement estre clerks » (Rabelais, 1994 : 871) et les *Lychnobiens* sont un peuple « qui vit à la lumière des lanternes » (*Cinquiesme*, ch. 32), etc.

<sup>10</sup> Son nom signifie en grec « celui qui coupe les racines ».

<sup>11</sup> Cependant les connotations positives sont plus fréquentes que les négatives dans les noms tirés du grec, anthroponymes ou toponymes.

<sup>12</sup> Du grec οδός « chemins ».

<sup>13</sup> Chapitre seulement présent dans *L'Isle Sonante*.

À l'époque du *Pantagruel* Rabelais s'intéressait déjà à l'hébreu<sup>14</sup>. Cette connaissance permet à Panurge, non seulement de s'exprimer dans cette langue lors de son apparition, mais aussi de voler avec bonne conscience le tronc des églises. Il interprète les paroles des vendeurs de reliques *centuplum accipies* (« tu recevras cent fois plus ». Mathieu 19, 29) non pas comme un futur mais comme un impératif, puisque l'hébreu emploie le futur en fonction d'impératif (ch. 17). Plus tard, alors qu'ils attendent, sur le port d'Honfleur, un vent favorable pour se faire au large, Epistemon déchiffre le message de l'anneau reçu par Pantagruel, écrit en hébreu (ch. 24-25). Cependant, ce n'est qu'à partir du *Quart Livre* que Rabelais introduit des noms propres tirés de l'hébreu.

Dans le chapitre 47 du *Tiers Livre*, Pantagruel et Panurge décident de visiter l'oracle de la Dive Bouteille. Lorsque le *Quart Livre* s'ouvre, on nous annonce « Comment Pantagruel monta sus mer, pour visiter l'Oracle de la dive Bacbuc » (ch. 1. Rabelais, 1994 : 537). *Bacbuc*, qui dans le *Cinquième Livre* ne sera plus la Bouteille mais sa « dame d'honneur » et « Pontife de tous les mysteres » (ch. 34. Rabelais, 1994 : 811), porte un nom onomatopéique hébreu qui signifie « bouteille ».

Lors de leur voyage, les pantagruélistes rencontrent de nombreuses îles qui portent des noms hébreux : l'*isle de Chéli* (« paix » ou « rôti [de viande] ». *Quart*, ch. 10), les *isles de Thohu et Bohu* (« [terre] déserte et non cultivée ». *Quart*, ch. 17), l'*isle de Ruach* (« vent » ou « esprit ». *Quart*, ch. 43), l'*isle de Chaneph* (des « hypocrites ». *Quart*, ch. 63) et l'*isle de Ganabim* (des « voleurs ». *Quart*, ch. 66). Même la reine des Andouilles porte un nom hébreu, *Niphleseth* (*Quart*, ch. 42), qui signifie « membre viril », ce qui correspond bien à des êtres qui sont des femelles avec une forme masculine. Parfois le nom d'une île est un mot hybride, un composé de français et d'hébreu : l'*isle d'Ennasin* (*Quart*, ch. 9) a un nom dérivé du français *esnasé*, *énasé* « qui a eu le nez coupé », affublé du suffixe de pluriel hébreu *-im*, *-in*. Dans le *Cinquième Livre*, certains noms communs sont également d'origine hébraïque, tels que les noms de nombreux métiers ou certains mots abstraits dans le royaume de la Quinte Essence (*Cinquième*, ch. 19), etc.

## 5 L'étymologie peut rendre les mots transparents

Rabelais n'explique pas les mots transparents qu'il introduit dans ses « chroniques », mais il explique plaisamment certains anthroponymes et toponymes non transparents. On ne trouve qu'un seul cas où il commente un nom commun. Ces étymologies renvoient aux soucis pour l'origine des langues de l'époque et, même si elles ont un sens comique et parodique, elles lui permettent d'intervenir dans les disputes linguistiques de son temps.

Pantagruel vient au monde pendant une période de grande chaleur et d'extraordinaire sécheresse. Tous les humains souffraient « de ceste horricque alteration » (Rabelais, 1994 : 223), nous dit Alcofrybas :

Et par ce que en ce propre jour [lorsque la terre sua] nasquit Pantagruel, son pere luy

---

<sup>14</sup> Même si la question de la connaissance réelle de l'hébreu par Rabelais n'est toujours pas résolue (Demonet, 1992 : 177).

imposa tel nom. Car *Panta* en grec vault autant à dire comme tout, et *Gruel* en langue Hagarene vault autant comme altéré, voulant inferer, que à l'heure de sa nativité le monde estoit tout altéré. Et voyant en esperit de prophetie qu'il seroit quelque jour dominateur des alterez. (*Pantagruel*, ch. 2. Rabelais, 1994 : 224).

Nous savons bien que Rabelais n'a pas inventé le nom de son personnage, ni même sa caractéristique de provoquer la soif. C'est le nom d'un diabolin du *Mystère des Actes des Apôtres* de Simon Gréban, composé vers 1460-1470 et souvent joué au XVI<sup>e</sup> siècle. Il se dit rapide « pour traverser les régions marines » et Lucifer dira de lui qu'il « de nuycy vient gecter le sel, / En attendant autres besongnes, / Dedans la gorge des yvrongnes », ce qu'il répète lui-même dans la *Vie de Saint Louis par personnages*, pièce de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Son nom désignait même une forte douleur à la gorge ou avoir la gueule de bois<sup>15</sup>.

Rabelais a retenu cette caractéristique du diabolin. C'est peut-être ce rapport avec la « soif » et la « boisson » qui l'a poussé à choisir ce nom pour son personnage, s'il ne s'est pas laissé entraîner par son étrange sonorité. En tout cas, il remotive son nom à travers une justification « linguistique » ou pseudo-linguistique. Il l'explique au moyen de deux mots qui appartiennent à deux langues différentes : le grec πᾶν, pluriel πᾶντα, neutre de πᾶς « tous », et ce qu'il appelle la « langue Hagarene », ce qui semble renvoyer à Hagar, personnage biblique, servante égyptienne d'Abraham, dont elle a eu un fils, Ismaël, selon la Bible (Genèse, 16-17). Il serait l'ancêtre des Bédouins d'Arabie. Il ne s'agit pas de l'arabe, puisque dans le chapitre 25 du *Quart Livre*, lors de la visité à l'île des Macræons, les voyageurs découvrent des restes de civilisations disparues, avec des inscriptions et des épitaphes, en caractères hiéroglyphiques, en langage ionique, arabe, « agarene », slave et autres (ch. 25. Rabelais, 1994 : 598).

On interprète normalement « hagarene » comme « mauresque », langue parfaitement inconnue pour ses contemporains, ce qui permet à Rabelais d'inventer librement. Le nom désigne non pas une caractéristique du personnage, mais du monde au moment de sa naissance, et il a un caractère prophétique, puisqu'il annonce sa future conquête de la Dipsodie.

Cette technique de l'étymologie hybride est à la base de la méthode historique d'un auteur, Giovanni Nani, dit Annius de Viterbe, dont l'œuvre aura un grand retentissement dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle en France (Stephens, 2006 : 218-220, 317). Érasme, dans sa correspondance de 1531 avec Agostino Steucho, rejetait les fantaisies étymologiques de ceux qui cherchaient le sens caché des mots d'une langue en faisant appel à des mots d'une autre langue (Screech, 1992 : 51, 498). Rabelais ne cachait pas son admiration pour Érasme et il l'exprimait ouvertement dans une lettre écrite en latin l'année même de la publication du *Pantagruel*<sup>16</sup>.

Il est bien connu que le nom de Gargantua existait avant la parution des « chroniques » de Rabelais. Sous la forme *Gargantuas*, documenté par ailleurs au XVI<sup>e</sup> siècle, le nom, probablement un sobriquet, figure dans le *Registre des comptes du receveur de l'évêque de Limoges à Saint-Léonard, 1467-1475*<sup>17</sup>. Cependant l'auteur remotive son nom au

<sup>15</sup> Cf. Yllera, 2006 : 188-191.

<sup>16</sup> Lettre à Érasme, signée à Lyon le 30 novembre 1532 (Rabelais, 1994 : 998-999).

<sup>17</sup> Cf. Yllera, 2006 : 195-197.

moyen d'une étymologie fantaisiste, cette fois fabriquée à partir d'une phrase elliptique française :

Le bon homme Grandgousier beuvant, et se rigollant avecques les autres entendit le cry horrible que son filz avoit fait entrant en lumiere de ce monde, quand il brasmoit demandant, « à boyre, à boyre, à boyre », dont il dist, « que grand tu as », *supple* le gousier. Ce que ouyans les assistans, dirent que vrayement il debvoit avoir par ce le nom Gargantua, puis que telle avoit esté la première parolle de son pere à sa naissance, à l'imitation et exemple des anciens Hebreux. (*Gargantua*, ch. 7. Rabelais, 1994 : 23).

L'enfant, à sa naissance, ne prononce pas des « bruits » qui ne renvoient pas à des concepts, comme le font tous les nouveau-nés<sup>18</sup>. Il prononce des mots articulés, ce qui montre le caractère privilégié du personnage, dont on a une preuve, appuyée par de nombreuses références anciennes, dans sa naissance extraordinaire, puisqu'il sort par l'oreille gauche de sa mère. Son nom ne lui est pas donné par son père, mais par les joyeux convives qui ont assisté à la fête organisée par celui-ci pour manger, avant l'arrivée du carême, les tripes des bœufs abattus. Pour donner à son geste un précédent prestigieux, le narrateur nous dit qu'ils suivent l'exemple des Hébreux, quoiqu'il n'ignore pas que ce n'était pas dans leurs habitudes. Son nom a aussi un caractère prophétique : il annonce le goût pour la boisson (dans son sens littéral et dans son sens figuré, en tant que « savoir ») qui accompagnera le géant tout le long de sa vie.

Dans ce même texte, Rabelais introduit quatre autres étymologies, dont deux renvoient à des questions de grande actualité, alors que les deux autres sont des étymologies proches de ce que nous appellerions aujourd'hui des « étymologies populaires ».

Lorsqu'on prépare les habits et la livrée du jeune Gargantua, Alcofrybas se livre à une discussion à propos du symbolisme des couleurs, symbolisme qui, pour lui, découle d'un « consentement de tout le monde », que les philosophes appellent « *ius gentium*, droit universel valable pour toutes les contrées ». Dans ce symbolisme universel, qui contraste avec la diversité et la pluralité des langues, le blanc « signifie joye, soulas, et liesse » (*Gargantua*, ch. 10. Rabelais, 1994 : 30). C'est l'étymologie du nom *Galli*, les Gaulois, donc les Français :

Ce est la cause pourquoy *Galli* (ce sont les François ainsi appelez parce que blancs sont naturellement comme lait, que les Grecz nomment *gala*) volontiers portent plumes blanches sus leurs bonnetz. Car par nature, ilz sont joyeux, candides, gratieux et bien amez : et pour leur symbole et enseigne ont la fleur plus que nulle aultre blanche, c'est le lys. (*Gargantua*, ch. 10. Rabelais, 1994 : 32).

Cette étymologie, qui explique le latin *Galli* à travers le grec γάλα « lait », renvoie à un traité pseudo-historique qui connaît un très grand succès à l'époque, *Les Illustrations de Gaule et Singularitez de Troie* :

Pour doncques commencer à vn bout, la première et plus digne illustration que nous puissions faire à notre nation Gallique, cest de montrer l'exposition de ce noble terme Gallus, lequel est équivoque, et denote plusieurs choses, selon diverses langues. Car en letymologie Grecque, il signifie blanc comme lait. En langue Phrygienne cestadire

---

<sup>18</sup> Dans le chapitre précédent Alcofrybas insiste sur cet aspect extraordinaire de sa venue au monde : « Soubdain qu'il fut né, ne cria comme les aultres enfans, “mies, mies”. Mais à haulte voix s'escrioit “à boire, à boire, à boire”, comme invitant tout le monde à boire, si bien qu'il fut ouy de tout le pays de Beusse et de Bibaroy ». (*Gargantua*, ch. 6. Rabelais, 1994 : 22).

Troyenne, il designe les prestres de la grande Deesse Cibeles, mere des Dieux, et vn fleuve dudit pais. En François c'est vn coq : Mais en langage Babylonien ou Hebraic, cest autant à dire, comme sur vnde ou surmontant les vndes : Et de ce prennent leur denomination vne maniere de nauires qu'on dit Galees, ou Galleres. (Lemaire de Belges, 1882-1885 [1969], I, 16).

Son auteur est Jean Lemaire de Belges<sup>19</sup>, pour lequel Rabelais manifeste une évidente sympathie depuis le temps du *Pantagruel* : dans l'enfer visité par Epistemon, il occupe une place de choix (*Pantagruel*, ch. 30). Lemaire avait adapté la pseudo-histoire d'Annius de Viterbe pour servir les intérêts du nationalisme français, ce qui n'était pas pour déplaire à Rabelais, qui avait été au service des frères Du Bellay<sup>20</sup>.

Des différents sens proposés par Lemaire, le narrateur ne retient, dans cette discussion sur la signification des couleurs, qu'une seule explication étymologique : celle qui dérive *Galli* du mot grec qui signifie « lait ». Elle lui permet de proposer pour le nom des anciens habitants de la France une origine grecque à un moment où les érudits s'efforçaient de rapprocher le français et le grec<sup>21</sup>.

En latin *Gallus* présentait plusieurs homonymes, que Lemaire attribue à des langues différentes. C'était le nom des Galles, prêtres de Cybelle, mais aussi des Gaulois<sup>22</sup>. *Gallus* était également le nom d'un fleuve de Galatie et d'un fleuve de Phrygie. Il désignait aussi le coq. Alcofrybas n'insiste pas sur cette dernière homophonie, pourtant bien connue, mais il fait un rapprochement indirect entre les *Galli* et le coq. Quelques lignes plus haut, il rappelle cette curieuse particularité du lion, « qui de son seul cry et rugissement espovante tous animaux, seulement crainct et revere le coq blanc » (*Gargantua*, ch. 10. Rabelais, 1994 : 32).

La blancheur, avec toutes ses connotations symboliques, est la caractéristique essentielle des Gaulois, donc des Français. Il n'est donc pas étonnant que l'ancien nom de leur capitale renvoie également à cette couleur, ainsi que le « prouve » l'étymologie de son nom.

Dans une scène bouffonne de gigantisme, lorsque Gargantua « paya sa bien venue es Parisiens, et [comment] il print les grosses cloches de l'église nostre Dame », en partie empruntée aux *Grandes et inestimables cronicques du grant et enorme geant*

---

<sup>19</sup> Lemaire a transformé le mythe des origines troyennes des Francs en un mythe des origines troyennes des Gaulois, issus des fils de Noé. (Cf. Beaune, 1985 [1993] : 39-48).

<sup>20</sup> Dans *L'Épitomé de l'Antiquité des Gaules et de France*, épisode détaché des *Ogdoades* et publié en 1556 (treize ans après la mort de son auteur), Guillaume Du Bellay développe, à partir du pseudo-Bérose et de Jean Lemaire de Belges, la glorieuse « histoire » des Gaulois qui justifierait symboliquement les aspirations françaises à l'hégémonie européenne. (Cf. Dubois, 1972 : 42-45). Dans le *Tiers* (ch. 21) et dans le *Quart Livre* (ch. 27), Rabelais rend hommage à son ancien protecteur.

<sup>21</sup> L'érudit de Touraine, traducteur de nombreux textes du grec au latin et auteur d'œuvres de vulgarisation religieuse en latin, Joachim Périon (2003 : 490-492) reprend, quelques années plus tard, dans ses *Dialogorum de linguæ Gallicæ origine, eiusque cum Græca congnatione, libri quatuor* (1555), cette étymologie, mais préfère celle qui dérive le terme *Gaulois* de Galatès, fils de l'Hercule dit Libyen et de Galathée, car d'autres peuples, qui habitent des régions plus septentrionales, sont plus blancs et parce que les peuples tirent normalement leurs noms de celui de leur prince, leur chef ou leur roi.

<sup>22</sup> Mêmes sens du grec Γαλλος.

*Gargantua*<sup>23</sup>, Alcofrybas introduit deux étymologies : celle de Lutèce et celle de Paris. Cette scène d'un comique populaire et bon enfant prend par la suite un sens différent, puisqu'elle permet à Rabelais de se moquer du ridicule représentant de la Sorbonne, Janotus de Bragmardo, et de prendre part aux conflits de 1531 entre l'Université et la Cour.

Gargantua urine sur le peuple de Paris, que le narrateur considère « sot », « badault » et « inepte de nature », et « il en noya deux cens soixante mille, quatre cens dix et huyt. Sans les femmes et petiz enfans. » (*Gargantua*, ch. 17. Rabelais, 1994 : 48). Ceux qui parviennent à échapper à ce nouveau déluge, s'écrient :

Carymary, Carymara. Par sainte mamye, nous son baignez par rys », dont fut depuis la ville nommée Paris laquelle auparavant on appelloit Leucece. Comme dict Strabon *lib. III*. C'est à dire en Grec, Blanchette, pour les blanches cuisses des dames dudict lieu. (*Gargantua*, ch. 17. Rabelais, 1994 : 48).

Alcofrybas déforme sans vergogne le nom de *Lutèce* (*Lutetia* en latin) pour le rapprocher de l'adjectif grec λευκός « brillant », « clair », « blanc », après avoir fait un clin d'œil aux lecteurs de la farce de *Maître Pathelin* (1970 : 34, v. 614), où « carimari, carimara » est une formule magique. La blancheur n'est plus ici le symbole de la joie, mais elle permet d'introduire une blague grivoise. L'affirmation s'appuie, comme il était de rigueur, sur une autorité classique, le géographe grec Strabon, qui n'a jamais proposé cette étymologie et qui appelle la ville Λουκοτοκία<sup>24</sup>.

Une anecdote ponctuelle explique le nouveau nom de la ville, formé par une agglutination de mots, *par rys*. C'est une étymologie populaire comique du même genre que celle qui explique, dans le chapitre précédent, l'origine du nom de la *Beauce*, région de céréales non boisée. La gigantesque jument de Gargantua, pour se venger des « mouches bovines et freslons » qui attaquent les pauvres bêtes, abat, à coups de queue, les arbres et les frelons. Le géant, amusé, dit à ses compagnons : « “Je trouve beau ce”. Dont fut depuis appelé ce pays la Beauce. » (*Gargantua*, ch. 16. Rabelais, 1994 : 47). La plaisanterie étymologique égaye un épisode inspiré des *Grandes et inestimables croniques* (Rabelais, 1994 : 159-160).

Cependant, les deux étymologies de *Lutèce* et de *Paris* renvoient aux discussions savantes de l'époque. L'imprimeur Geoffroy Tory, dans *Champ fleury*, œuvre que Rabelais connaissait bien, puisqu'il lui a emprunté en partie le jargon de l'*escholier Limosin*, écrit :

quant Hercules alla oultre Espagne aux iardins des Hesperides, passa par ceste contree, & quant il fut en lisle de ceste cite de Paris, il print si grant plaisir a veoir le pais & la riuiere de Seyne, quil y commença a edifier, puis sen volant aller oultre a ses entreprinses, y laissa vne bande & compaignie de ses gens darmes qui estoient appelez Parrhasians selon le nom de leur pais en Grece du coste Dasie, qui est nommee Parrhasia. Iceux Parrhasians laisserent leur nom icy et en mutation de A. en I. les habitans de ceste dicte Cite ont este, & sont encore dictz & appelez Parrhisiens. (Tory, 1998: f° 6r).

<sup>23</sup> Publiées en appendice dans l'édition de Rabelais de Huchon (Rabelais, 1994 : 155-173).

<sup>24</sup> Il nous dit : « Sur les rives du Séquanas habitent aussi les Parisii, qui occupent une île sur le fleuve et ont pour cité Lucotocia » (Strabon, *Géographie*, IV, 3, 5. 1966 : 156).

Dans un livre publié un an plus tôt que le *Gargantua*, le *Liber de differentia vulgarium linguarum et Gallici sermonis varietate*, Bovelles fait le tour des différentes étymologies proposées pour Paris et pour Lutèce. À propos de *Paris*, il nous dit :

Bérose pense qu'on lui a donné ce nom à partir de celui d'un homme nommé Paris qui y aurait régné autrefois. D'autres pensent qu'il vient de : *par* et *Isis* comme : *juxta Isidem* (près d'Isis), parce qu'une ancienne superstition païenne a honoré la déesse Isis par un temple, en ce lieu proche de la ville, là où maintenant on visite le temple, du côté des prés du divin Germain. [...] D'autres veulent que la ville tire son nom des : *Parrhasii* qu'Hercule amena avec lui de Grèce ; passant par ces lieux et captivé par le charme de l'endroit, il les y laissa et les persuada d'y fonder une ville. (Bovelles, 1973 : 154).

Quant à *Lutèce* :

D'autre part, certains veulent que la ville de Paris se soit autrefois appelée : *Lutèce*, de *lutum* (la vase), marécage situé près de la ville et cela se trouve dans les Commentaires de César, quand il dit : « *Consilium omne in Lutetiam Parhisiarum transfert* » (il transporte tout le conseil à Lutèce), mais, aujourd'hui, il ne reste aucune trace de ce bournier ou de ce marécage. [...] Il y a des gens qui veulent que la ville de Paris ne se soit pas appelée autrefois *Lutèce* mais *Leucothetia* ou *Leucotethya*, d'un mot grec, comme : *Albam Tethyn* ou *Albam Thetidem* (la blanche Thétis), dont l'une fut la mère d'Achille, l'autre, l'épouse de l'Océan. Et ils prétendent que ce nom est venu des Grecs qui, à cet endroit, honorèrent comme une déesse l'une ou l'autre des deux, comme on le raconte aussi à propos d'Isis et du nom de Paris. (Bovelles, 1973 : 155).

Le rapprochement du nom de *Lutèce* avec l'adjectif grec qui signifie « blanc » n'est pas une invention de Rabelais. Il a tout simplement eut la hardiesse de s'amuser avec ce que ses contemporains prenaient très au sérieux. Ils acceptaient les faux textes attribués à Bérose, alors que Rabelais, dans le *Cinquiesme Livre*, place le célèbre historien et éminent astrologue babylonien, de la fin du III<sup>e</sup> avant J.-C., parmi ceux qui écrivent par ouï-dire et sans rien vérifier (*Cinquiesme*, ch. 30. Rabelais, 1994 : 804).

L'helléniste Guillaume Budé<sup>25</sup> avait ouvert la voie à la recherche des étymologies grecques en français, dans ses *Commentarii linguæ graecæ* (1529), et il parvenait à des conclusions fort hardies dans son désir nationaliste de montrer la parenté du français avec le grec. La langue grecque, comme dira plus tard Henri Estienne, dans la Préface de sa *Conformité du français avec le grec* (1565), « est la roïne des langues, & si la perfection se doit chercher en aucune, c'est en ceste-là qu'elle se trouuera ». Le français était la langue la plus éloignée du latin, la plus « corrompue ». Il était ainsi difficile de réclamer une préséance vis-à-vis des restantes langues romanes à partir de sa proximité à leur langue mère. Par contre, le français pouvait se réclamer la première parmi les langues modernes, comme le fait Henri Estienne, à condition de prouver sa plus grande proximité au grec, langue jugée supérieure au latin.

La plupart des contemporains de Rabelais qui se penchaient sur la question de l'origine du français, même s'ils reconnaissaient que le français venait du latin, voudraient qu'il dérive du grec. Bovelles et Sylvius comprennent bien que le latin est la source principale du français, mais ils insistent sur sa parenté avec le grec. Pour Bovelles des mots tels que *syre*, *flèche*, etc. seraient d'origine grecque. Il insiste surtout sur

---

<sup>25</sup> À qui Rabelais vouait une grande admiration. Il lui a écrit au moins deux lettres, dont une conservée (Rabelais, 1994 : 993-997).

l'étymologie grecque de *syre* dont il est très fier :

*Syre*, mot français, a une origine grecque, non latine, car il est issu du mot grec : κυρ□ος qui signifie : seigneur.

[...]

*Sayette*, de *sagitta* a une origine latine, mais *flèche*, mot de même sens, issu du mot grec φλ□γω c'est-à-dire : je brûle, est venu dans l'usage des Gaulois parce que les flèches, en raison de leur extrême rapidité, ont parfois semblé prendre feu et brûler dans l'air. (Bovelles, 1973 : 87).

Bovelles multiplie les étymologies grecques pour montrer les liens du français avec le grec. Le français populaire conserverait un grand nombre de mots grecs incorporés à la langue des Gaulois avant que ceux-ci ne connaissent la langue de Rome, car on « rapporte qu'autrefois les Druides, anciens sages des Gaulois, usaient dans leurs mystères de la langue grecque : César le dit également dans ses Commentaires » (Bovelles, 1973 : 77). En fait, César (*De bello gallico*, VI, 14, 3. 2002 : 212) disait seulement que les druides utilisaient l'alphabet grec. Bovelles confond « écriture » et « langue ». Ces idées sont fréquentes à une époque où les discussions sur l'origine des langues vulgaires font rage. (Cf. Demaizière, 1982 ; Kuckenheim, 1974 : 171-181).

Déjà dans le *Cratyle* de Platon les jeux étymologiques s'appliquent le plus souvent à des noms propres. Dans un seul exemple, Rabelais s'amuse à expliquer l'origine d'un nom commun. Dans le très sérieux épisode des îles des Macraëons, le plus sérieux du *Quart Livre*, lorsque les voyageurs contemplent les traces d'anciennes civilisations disparues, Panurge, après avoir rappelé que *macraëon* en grec signifie « vieux », introduit une blague étymologique paillardes à laquelle aucun compagnon ne répond :

– À propous (respondit Panurge) je croy que le nom de maquerelle en est extrait. Car maquerellaige ne compete que aux vieilles, aux jeunes compete Culletaige. (*Quart*, ch. 25. Rabelais, 1994 : 598).

*Macraëon* et *maquerelle* ont, en apparence, une même racine [makr], ainsi qu'un trait sémantique en commun /vieillesse/. L'étymologie semble bien trouvée par Panurge mais, dans leur contemplation des effets du temps sur les monuments humains, l'astuce de Panurge semble déplacée.

L'authenticité du *Cinquième Livre* est discutée depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Il est difficile de trancher en l'absence d'une preuve concluante. Ce qui est certain c'est que Rabelais n'aurait jamais publié le livre tel que nous le connaissons. Il corrigeait très soigneusement ses textes. D'où les nombreuses modifications qu'il introduit dans les différentes éditions revues de ses œuvres antérieures ou les grandes différences de style qui séparent la première version inachevée, et sans doute précipitée, du *Quart Livre* de l'œuvre définitive publiée en 1552.

Sans vouloir trancher sur une question qui semble destinée à rester pour toujours entourée de mystère, je m'incline non pas pour une authenticité totale ni pour une inauthenticité radicale, mais pour une authenticité partielle (point de vue le plus fréquent de nos jours) : il s'agirait de brouillons et d'avant-textes de l'auteur réunis par un ou plusieurs éditeurs pour les présenter comme le couronnement de l'histoire et la fin du voyage des pantagruélistes.

Le *Cinquième Livre* contient un jeu étymologique que même un auteur qui rejette en

bloc l'authenticité de l'œuvre considère digne de l'auteur<sup>26</sup>. Les pantagruélistes descendent sous terre pour entrer dans le temple de la dive Bouteille. Les peintures de l'entrée au souterrain font penser au narrateur à « la cave peinte<sup>27</sup> de la première ville du monde », qui en fait est « Chinon » ou « Caynon », en Touraine. À la demande de Pantagruel, le narrateur explique pourquoi il la considère la première ville du monde :

– Je, dy, trouve en l'Escriture Sacrée que Cayn fut premier bastisseur de villes : vray donques semblable est, que la première, il de son nom nomma Cainon, comme depuis ont à son imitation tous autres fondateurs, et instaurateurs de villes, imposé leurs noms à icelles. (*Cinquiesme*, ch. 34. Rabelais, 1994 : 810-811).

Suivant un procédé fréquent chez Rabelais et qui lui permet de parodier les traités de l'époque, dans lesquels la citation d'autorité était de rigueur, le narrateur accumule des exemples anciens, qui confirment son point de vue : Athéna a fondé et donné son nom à Athènes, Alexandre, à Alexandrie, Constantin, à Constantinople, Pompée, à Pompéiopolis, Adrien, à Andrinople, etc.

Dans le chapitre 50 du *Tiers Livre* le narrateur se livrait à une longue dissertation, à propos de la plante appelée *Pantagruelion*, sur la façon de donner leurs noms aux différentes plantes : certaines l'ont reçu du nom de celui qui les avait découvertes, cultivées ou fait connaître, d'autres du pays d'où elles procèdent, d'autres par antiphrase ou contradiction, d'autres par leurs vertus et effets, d'autres par leurs qualités, d'autres par le nom des hommes ou des femmes qui se sont métamorphosés en ces plantes, d'autres par leur ressemblance ou bien par leur forme.

Qu'une ville reçoive le nom de son fondateur – comme une plante le nom de celui qui l'avait découverte – était un principe généralement admis à l'époque. La dérivation étymologique semble en plus parfaitement construite. La Genèse (4, 12 et 17) nous apprend que Caïn, maudit pour le meurtre de son frère Abel, est devenu « un errant parcourant la terre » et il « devint un constructeur de ville », mais elle ajoute « et il donna à la ville le nom de son fils, Hénok », ce que le narrateur préfère oublier.

Rabelais n'ignore pas que le nom de Chinon est en latin *Caino*, *Cainonis* (documenté dès le V<sup>e</sup> siècle). Il pouvait le lire dans l'*Historia Francorum* que Grégoire de Tours avait composée dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Grégoire nous raconte comment, un dimanche de Pâques, alors qu'on célébrait la messe, l'église de Chinon, village de Touraine, avait tremblé, ce qui avait provoqué un grand effroi dans la population. Or le texte latin dit : « Cainone vero Toronicum vicum » (V, 17. 2001, I : 338). Nous savons bien, de nos jours, que le nom de Chinon ne dérive pas de Caïn : c'est un nom de domaine formé à partir d'un nom d'homme, *Catinus*, auquel s'ajoute le suffixe *-onem* (Morlet, 1997 : 217). Mais, pour l'époque, la trouvaille de Rabelais était ingénieuse et parfaitement cohérente.

Caïn, fils d'Adam, parlait sans doute la langue de celui-ci, puisqu'il est antérieur à la confusion de Babel. Il aurait donc apporté à la ville qu'il aurait fondée, à Chinon, en Touraine, la langue première, la *lingua humana*, la langue du Paradis, cette langue parfaite, dans laquelle les mots reflétaient l'essence des choses, ou tout au moins la

---

<sup>26</sup> Rigolot (1977 : 99-100) est très influencé par les thèses de Glauser (1975).

<sup>27</sup> La « cave peinte », aujourd'hui appelée les « caves peintes », existe toujours à Chinon, même si depuis longtemps les restes de peinture ont disparu. (Cf. Boucher, 1957).

langue-mère de toute l'humanité (puisqu'on croyait à la monogénèse du langage), qui pour la plupart était l'hébreu<sup>28</sup> : c'était l'avis, par exemple, de Sylvius et de Bovelles<sup>29</sup>.

D'ailleurs, dans le *Quart Livre*, Rabelais introduit une curieuse allusion à un pays et à un roi qui ont un nom hébreu et, pourtant, ils parlent tous le français et non pas n'importe quel français, mais le français de la Touraine: « Lequel et tous ses subjectz pareillement parlent languaige François Tourangeau » (ch. 5. Rabelais, 1994 : 548). Ce renseignement est fourni aux pantagruélistes par les marchands de Saintonge qu'ils rencontrent en pleine mer. Le pays s'appelle *Gebarim* (en hébreu « les forts » ou « les coqs », c'est-à-dire « les Gaulois ») et leur roi *Ohabé* (« mon ami », dans cette même langue). Huchon (1981 : 5) déduisait de cette allusion et de la présence de plus en plus fréquente de l'hébreu dans son œuvre que Rabelais avait adopté « l'axiome de l'hébreu langue-mère »<sup>30</sup>. Il est certain que Rabelais s'est de plus en plus intéressé à l'hébreu. Mais il est probable aussi qu'il s'amuse à parodier certaines prétentions nationalistes, comme celle de Konrad Pelicanus (*Commentarium bibliorum*, 1533), qui montrait les analogies entre l'allemand et l'hébreu (Eco, 1994 : 90), ou bien les prétentions de Guillaume Postel<sup>31</sup>, lecteur de mathématiques, de grec, d'hébreu et d'arabe au Collège royal, qui rêvait d'une paix et concorde universelle, réalisée sous l'empire du roi de France, seul à pouvoir aspirer à une monarchie universelle, puisqu'il est le descendant direct de Noé, car, d'après une étymologie traditionnelle déjà exposée par Lemaire de Belges, *Gallus* signifierait en hébreu « celui qui surmonte les ondes », donc « celui qui a été sauvé du Déluge » (Eco, 1994 : 74)<sup>32</sup>.

Mais revenons au *Cinquième Livre*. Quelques chapitres plus loin, les voyageurs entendent des bribes de cette langue première commune à toute l'humanité. Dans le chapitre 45, lorsque la « pontife » Bacbuc interprète le mot de la Bouteille, *trinch*, elle explique qu'il est « un mot panomphée, célébré et entendu de toutes nations, et nous signifie, beuvez ». Elle ajoute : « Vous dites en vostre monde que, sac, est vocable commun en toute langue, et à bon droit, et justement de toutes nations receu. »

---

<sup>28</sup> La théorie de l'antiquité suprême de l'hébreu est ancienne : elle était déjà soutenue par saint Augustin, saint Jérôme ou saint Jean Chrysostome. Elle était aussi contestée, par exemple, par saint Grégoire de Nysse ou par saint Éphrem le Syrien. Ce dernier soutenait la primauté du syriaque, langue du groupe araméen, une partie de la Bible ayant été rédigée en araméen (Droixhe, 1978 : 35).

<sup>29</sup> Par contre, Périon (2003 : 453-457) rejetait cette thèse. Pour lui, l'hébreu n'était pas la langue primitive et elle n'était donc pas à l'origine du français. L'hébreu serait né lors de la confusion des langues et rien n'empêche de penser que le français soit né en même temps. Toutes les langues (sauf la langue primitive) sont nées au moment de la confusion des langues, ce qui veut dire que le français est égal aux principales langues.

<sup>30</sup> Cependant, quelques années plus tard, dans son édition de Rabelais, Huchon (1994 : 1505, n. 6) interprète l'allusion à ce pays où on parle le français comme une possible allusion au Canada.

<sup>31</sup> Le *Quart Livre* contient une très dure attaque contre « les Maniacles Pistoletz : les Demoniacles Calvins imposteurs de Geneve : les enraigez Putherbes » (ch. 32. Rabelais, 1994 : 615). Rabelais semble viser Guillaume Postel qui, en 1543, avait accusé l'auteur du *Pantagruel* d'athéisme. Cf. Febvre, 1942 [1988 : 106-107] et Krailsheimer, 1951 : 189-190.

<sup>32</sup> Quelques années plus tard Jan Van Gorp, dit Goropius Becanus (1516-1572), dans ses *Origines Antwerpianæ* (Anvers, 1569), soutenait que le flamand de la région d'Anvers était la langue originale parlée au Paradis, dont dérivait toutes les autres langues. Cf. Demonet, 1982, 1992 : 358.

(Rabelais, 1994 : 834). Le terme grec πανομοιωνος est une épithète de Zeus qui signifie « de qui émanent tous les oracles, tous les présages », sur ομοιωνος « prophétique ». Bacbuc en élargit le sens : c'est un mot compris de tout le monde. Quant au terme *sac*, « commun à toutes les langues » ou à presque toutes les langues, comme dit Guillaume Postel (1538 : 130), Bacbuc essaye d'expliquer son caractère particulier au moyen de l'apologue de la besace d'Ésope<sup>33</sup>, mais, d'après une tradition, *sac* aurait été le dernier mot prononcé par les ouvriers de la tour de Babel avant la confusion des langues (Demerson, 1994 : 201).

Dans son message d'adieu Bacbuc ajoute comme preuve de la supériorité des richesses cachées sous terre sur celles qui apparaissent sur terre : « Pourtant est equitalement le soubterrain dominateur presques en toutes langues nommé par epithete de richesses » (ch. 47. Rabelais, 1994 : 840). En effet, les noms du dieu des Enfers, en grec Πλοτων et en latin *Dis*, sont en rapport avec le mot qui désigne la richesse (en grec πλοτος et en latin *dis* ou *dite* « riche »).

Explications formées à partir de mots appartenant à plusieurs langues, ou d'étymons grecs dont la proximité phonétique n'est qu'approximative, agglutination de mots, etc., Rabelais utilise la plupart des procédés de son époque pour saisir le sens premier d'un terme, caché sous les apparences. Il jongle avec les mots et s'amuse à démasquer les procédés arbitraires de ses contemporains pour découvrir un lien secret entre les mots et les choses. Il se gausse d'une recherche que la plupart de ses contemporains prenaient très au sérieux, suivant inconsciemment une vieille croyance, d'origine magique, selon laquelle les mots auraient des rapports occultes avec les objets qu'ils désignent (Dubois, 1970 : 121). Il parodie les spéculations « savantes » sur l'origine des mots.

Si on exclut une plaisanterie de Panurge sans conséquences pour le récit, toutes les étymologies de Rabelais essayent d'expliquer des noms propres. Ce sont aussi, en général, les noms propres qui sont « transparents », qui sont un résumé de la caractéristique essentielle d'un personnage ou d'un pays. Car si nostalgie il y a d'une langue dans laquelle les mots correspondraient aux choses, chez Rabelais c'est essentiellement dans le cas des anthroponymes et des toponymes.

## **6 Le rapport entre les mots et les choses est-il « naturel » ou « conventionnel » ?**

Pantagruel, qui a proclamé le caractère conventionnel du langage dans le chapitre 19 du *Tiers Livre* défend, dans le chapitre 37 du *Quart Livre*, que certains noms, surtout des noms propres, dans certains contextes, peuvent enfermer un présage ou un avertissement prophétique pour ceux qui les écoutent. Ce que prouvent de nombreux exemples de l'Antiquité : la rencontre avec un paysan nommé Euthyche (« Chanceux »), qui menait un âne appelé Nicon (« Victorieux ») rassura Auguste de sa victoire. L'apparition inattendue d'un serviteur nommé Basilides (« Royal ») garantit Vespasien d'obtenir l'Empire. Un rêve, dans lequel il voit un satyre qu'il essaye d'attraper et qui lui échappe, annonce à Alexandre qu'il prendra Tyr, puisque le mot *satyros*, divisé en

---

<sup>33</sup> Rabelais (1994 : 271) faisait déjà une allusion à cet apologue dans le chapitre 15 du *Pantagruel*.

deux, donne *sa tyros* « tienne est Tyr ». Pantagruel multiplie les exemples et annonce qu'on pourrait en trouver de pareils dans la Bible.

Toute cette exposition sérieuse part, comme il est fréquent chez Rabelais, d'une réflexion d'un personnage, en l'occurrence d'Epistemon, qui voit dans les noms comiques des deux capitaines qui devraient repousser les Andouilles, *Riflandouille* et *Tailleboudin*, une promesse d'« asceurance, heur, et victoire, si par fortune ces Andouilles nous vouloient oultrayer. » (*Quart*, ch. 37. Rabelais, 1994 : 625).

Dans ce chapitre, qui contient « un notable discours sus les noms propres des lieux et des personnes », Rabelais cite le *Cratyle* de Platon, alors qu'il évite de parler du dialogue *Equitatio*, de Celio Calcagnini (ou Caelius Calcagninus. 1544 : 559-590), qui lui a fourni tous ses exemples, y compris celui de *sa tyros* qui nous fait penser à ses propres étymologies du genre *Par/rys* ou la *Beau/ce*. Si Rabelais a emprunté ses exemples à l'auteur italien, il a pourtant lu directement le *Cratyle* et non seulement le commentaire d'Ammonius (Screech, 1992 : 493)<sup>34</sup>. Il a lu également les *Lettres* de Platon<sup>35</sup>, or, dans la lettre VII, l'auteur grec déclare que les noms n'ont pas de sens fixe<sup>36</sup>.

Rabelais a saisi l'ironie de Socrate dans le *Cratyle* et c'est peut-être son exemple qui le guide dans beaucoup de ses jeux étymologiques. Rappelons, par exemple, comment Socrate traite l'étymologie du nom d'un dieu bien présent dans l'œuvre de Rabelais, Dionysos, jeu étymologique de Platon que Guiraud prenait très au sérieux, mais il parlait peut-être, comme dirait Rabelais, par ouï-dire<sup>37</sup> :

HERMOGÈNE.— Et Dionysos et Aphrodite ?

SOCRATE.— Graves questions, fils d'Hipponicos ! En fait, c'est dans un sens à la fois sérieux et plaisant que leurs noms ont été donnés à ces dieux. L'intention sérieuse, demande-la à d'autres ; quant à la plaisante, rien n'empêche de l'exposer : les dieux aussi aiment le badinage. *Dionysos* serait *celui qui donne le vin* (ho *didous ton oïnon*), appelé *Didoïnosos* par manière de plaisanterie. Et le *vin* (*oïnos*), parce qu'il donne à la plupart des buveurs l'illusion d'avoir la raison dont ils manquent, serait à fort bon droit appelé *oïnonous* (*qui fait croire qu'on a de la raison*). Quant à Aphrodite, il ne vaut pas la peine de contredire Hésiode, et il faut lui accorder que c'est pour être née de l'*écume* (*aphros*) qu'elle a été nommée *Aphrodite*. (Platon, 406b-d. 1969 : 85).

Un autre détail plaisant, à propos des noms propres, pourrait venir également du *Cratyle*. Dans le prologue du *Quart Livre*, Jupiter, réuni dans son conseil des dieux,

<sup>34</sup> Le *Cratyle* est le premier dialogue de Platon imprimé en France dans le texte grec (Rigolot, 1976 : 131).

<sup>35</sup> Screech (1992 : 500) a montré que Rabelais fait référence à une de ces lettres dans l'épisode de Rondibilis.

<sup>36</sup> « Le nom, disons-nous, n'a nulle part aucune fixité. Qui empêche d'appeler droit ce que nous appelons circulaire ou circulaire ce que nous appelons droit ? La valeur significative n'en sera pas moins fixe quand on aura fait cette transformation et modifié le nom » (343b. Platon, 1977 : 52-53). Cf. Genette, 1976 et Goldschmidt, 1982.

<sup>37</sup> « Lorsque Platon interprète Dionysos comme *didous tôn oïnos*, “celui qui donne le vin”, il entend expliquer la vraie nature de ce dieu ; explication étymologique fondée sur le vrai sens du mot (*étumos* = vrai) » (Guiraud, 1972 : 13).

règle les affaires de la terre selon les intérêts de la monarchie française, lorsqu'il entend les plaintes du pauvre Couillatris qui a perdu sa « coingnée ». Il regrette d'être dérangé et énumère les affaires réglées :

L'estat de Parme est expedié : aussi est celluy de Maydenbourg, de la Mirandole, et de Afrique. Ainsi nomment les mortelz ce que sus la mer méditerranée nous appellons *Aphrodisium*. (*Quart*, Prologue. Rabelais, 1994 : 527).

Peu importe qu'Afrique, nom ancien de la ville tunisienne de Mehedia, se trouve à une cinquantaine de kilomètres de l'Aphrodisium de Ptolomée (*Géographie*, IV, 3. 1991 : 36), en tout cas les dieux n'emploient pas les mêmes noms que les mortels. Socrate l'observe dans l'*Illiade* (XX, 74. 2008 : 435)<sup>38</sup> lorsqu'Homère déclare, par exemple, que les dieux appellent Xanthe le fleuve de Troie que les hommes connaissent sous le nom de Scamandre (*Cratyle* 391e-392a. Platon, 1969 : 63). Platon ironise sur les procédés étymologiques des sophistes, Rabelais sur ceux de ses contemporains. Il se moque de la « finesse » de ceux qui « étymologisent » à tort et à travers. Déjà, dans son discours incompréhensible, Baisecul déclarait :

Et à la mienne volonté que chascun eust aussi belle voix, l'on en jourroit beaucoup mieulx à la paulme, et ces petites finesses qu'on faitct à étymologizer<sup>39</sup> les pattins, descendroyent plus aisement en Seine pour tousjours servir au pont aux meusniers (*Pantagruel*, ch. 11. Rabelais, 1994 : 256)<sup>40</sup>.

Il n'y a pas de contradiction, pour l'époque, entre la croyance dans le caractère conventionnel des langues et le fait que certains noms propres puissent, dans certaines conditions, apporter des informations prophétiques<sup>41</sup>. Même si les noms sont le résultat d'une imposition arbitraire, on peut trouver des correspondances naturelles entre certains noms et les personnes ou lieux qu'ils désignent. Et l'étymologie peut être aussi une source de découvertes plaisantes.

## 7 Conclusion

---

<sup>38</sup> L'*Illiade* présente d'autres exemples de différences entre la langue des dieux et celle des hommes : I, 403-404, II, 813-814, XIV, 290-291 (2008 : 42, 75 et 314, respectivement) et de même l'*Odyssée* : X, 305 et XII, 61 (2005 : 254 et 287).

<sup>39</sup> Le verbe *etymologizare* apparaît en latin à l'époque scholastique (1271 ; vers 1397 ; 1464). En français, *ethimologuer* figure dans une charte de Saint-Vincent de Laudin de 1339, dans un sens juridique, par confusion avec *homologuer* ; *ethimologizar* apparaît dans les *Leys d'amors* et *ethimologier* chez Eustache Deschamps, en 1380. *Etymologiser* apparaît également dans plusieurs textes du XVI<sup>e</sup> siècle, cités par Zumthor, sans pour autant faire référence à l'exemple de Rabelais, antérieur aux usages cités. Au XVII<sup>e</sup> siècle, ce verbe semble reculer dans le burlesque (Zumthor, 1975 : 150-156).

<sup>40</sup> La blague n'apparaît que dans l'édition de 1533. Dans l'édition originale, Rabelais écrit « a porter des pastins ».

<sup>41</sup> L'harmonisation des opinions apparemment incompatibles de Platon et d'Aristote sur le caractère conventionnel ou « naturel » du langage avait été déjà réalisée par Ammonius, dont Rabelais accepte les postulats linguistiques (Screech, 1992 : 494-495).

Déjà dans le Prologue du *Gargantua* Rabelais se réclamait de Socrate. Mais, alors que pour la plupart de ses contemporains les étymologies du *Cratyle* étaient un modèle prestigieux pour expliquer l'origine des noms (surtout en ce qui concerne les noms propres)<sup>42</sup>, Rabelais a saisi l'ironie de Socrate dans sa longue liste d'étymologies, pour la plupart fantaisistes. Il est ainsi fort probable que Platon ait inspiré ses jeux étymologiques. En même temps, cette utilisation ludique d'une discipline alors prise très au sérieux lui permet de prendre part aux discussions sur la langue et le langage de son temps : le problème de l'adéquation entre le langage et la réalité ou les recherches étymologiques pour prouver l'ancienneté, noblesse et excellence de la propre langue étaient des sujets bien présents chez les humanistes et les savants de l'époque.

Si les étymologies de Rabelais sont aussi fantaisistes qu'« etymologizer les pattins », elles ne le sont pas plus que la plupart de celles que Platon met dans la bouche de Socrate, dans un dialogue qu'il connaissait directement et dont il a compris les effets comiques, parodiques et satiriques de grand nombre des étymologies présentées. Ce que la plupart de ses contemporains n'ont pas saisi, sans doute parce qu'ils étaient des gens trop « sérieux », alors que Rabelais plaçait son œuvre sous le signe du rire.

## Références bibliographiques

Arveiller, R. (1964) « La *Briefve declaration* est-elle de Rabelais? », *Études Rabelaisiennes*, 5, p. 9-10.

Beaune, Colette (1985) *Naissance de la nation France*, nouvelle édition, Paris : Gallimard, 1993.

Boucher, André (1957) « Les caves peintes et l'authenticité du V<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de l'Association des Amis de Rabelais et de la Devinière*, 1 (6), p. 157-160.

Bovelles, Charles de (1973) *Sur les langues vulgaires et la variété de la langue française. Liber de differentia vulgarium linguarum et Gallici sermonis varietate (1533)*. Texte latin, traduction française et notes par Colette Dumont-Demaizière, Paris : Klincksieck.

Calcagnini, Celio (1544) *Opera aliquot*, Bâle : H. Frobenium.

César (2002) *Comentarios a la guerra de las Galias*. Introducción, traducción y notas de José Joaquín Caerols, Madrid : Alianza Editorial.

Demerson, Guy (1994) *Humanisme et facétie. Quinze études sur Rabelais*, Orléans ; Caen : Paradigme.

Demonet, Marie-Luce (1980) « Un roi, deux enfants et des chèvres : le débat sur le langage naturel chez l'enfant au XVI<sup>e</sup> siècle », *Studi Francesi*, 72, p. 401-414.

Demonet, Marie-Luce (1992) *Les voix du signe : nature et origine du langage à la*

---

<sup>42</sup> Ainsi, par exemple, un peu plus tard, dans la dédicace de son traité à Henri II, Péron (2003 : 434) dira : « Dans le troisième livre et la dernière partie du quatrième sont expliquées, à l'imitation de Platon dans le *Cratyle*, la naissance et l'origine de mots français très difficiles et très obscurs ».

*Renaissance*, Paris : Champion.

Demonet, Marie-Luce (1999) « Rabelais métalinguiste », in Franco Giaccone (éd.), *Le Tiers Livre. Actes du colloque international de Rome (5 mars 1996)*, Genève : Droz, 1999, *Études Rabelaisiennes*, t. 37, p. 115-128.

Demaizière, Colette (1982) « La langue à la recherche de ses origines : la mode des étymologies grecques », *Bulletin de l'Association d'Étude sur l'Humanisme, la Réforme et la Renaissance. Les rapports entre les langues au XVI<sup>e</sup> siècle. Actes du Colloque de Sommières, 14-17 septembre 1981*, t. I, 15 (1), pp. 65-78.

Droixhe, Daniel (1978) *La linguistique et l'Appel de l'histoire (1600-1800) : rationalisme et révolutions positivistes*, Genève ; Paris : Droz.

Dubois, Claude-Gilbert (1970) *Mythe et langage au seizième siècle*, Paris : Ducros.

Dubois, Claude-Gilbert (1972) *Celtes et Gaulois au XVI<sup>e</sup> siècle: le développement littéraire d'un mythe nationaliste*, Paris : Vrin.

Dubois, Jacques (Jacobus Sylvius) (1998) *Introduction à la langue française suivie d'une grammaire (1531)*. Texte latin original. Traduction et notes de Colette Demaizière, Paris : Honoré Champion.

Eco, Umberto (1994) *La búsqueda de la lengua perfecta en la cultura europea*. Traducción de María Pons, Barcelona : Crítica.

Érasme (1992) *Éloge de la folie. Adages. Colloques. Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie. Correspondance*. Édition établie par Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin et Daniel Ménager, Paris : Robert Laffont.

Estienne, Henri (1569) *Traicté de la conformité du langage François avec le Grec*, Paris : Jacques Du Puis.

Febvre, Lucien (1942) *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle : la religion de Rabelais*, nouvelle édition, Paris : Albin Michel, 1988.

Genette, Gérard (1976) *Mimologiques : Voyage en Cratylie*, Paris : Le Seuil.

Gilson, Étienne (1974) « Le message de l'Humanisme », in Franco Simone (éd.), *Culture et politique en France à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance*. Atti del Convegno Internazionale promosso dell'Accademia delle Scienze di Torino in collaborazione con la Fondazione Giorgio Cini di Venezia, 29 marzo - aprile 1971, Torino : Accademia delle Scienze, p. 3-9.

Glauser, Alfred (1975) *Le faux Rabelais ou De l'inauthenticité du Cinquième livre*, Paris : Nizet.

Goldschmidt, Victor (1982) *Essai sur le « Cratyle » : contribution à l'histoire de la pensée de Platon*, Paris : Vrin.

Grégoire de Tours (2001) *Storia dei Franchi. I Dieci Libri della Storia*. 2 vol. A cura di Massimo Oldoni, Napoli : Liguori Editore.

Guiraud, Pierre (1972) *L'étymologie*, 3<sup>e</sup> édition, Paris : PUF, « Que sais-je? ».

Homère (2005) *Odisea*. Introducción de Manuel Fernández-Galiano. Traducción de José Manuel Pabón, Madrid : Gredos.

Homère (2008) *Iliada*. Introduction de Carlos García Gual. Traducción y notas de Emilio Crespo, Barcelona : RBA.

Huchon, Mireille (1981) *Rabelais grammairien : de l'histoire du texte aux problèmes d'authenticité*, Genève : Droz, Études Rabelaisiennes t. 16.

Krailsheimer, Alban J. (1951) « Rabelais et Postal », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 13, p. 187-190.

Kuckenheim, Louis (1932) *Contribution à l'histoire de la grammaire italienne, espagnole et française à l'époque de la Renaissance*, réimpression, Utrecht : H. & S. Publishers, 1974.

Lemaire de Belges, Jean (1882-1885) *Œuvres*. Publiées par J. Stecher, réimpression, Genève : Slatkine, 4 vol., 1969.

*Maistre Pierre Pathelin: farce du XV<sup>e</sup> siècle* (1970) 2<sup>e</sup> édition revue par Richard T. Holbrook, Paris : Champion.

Morlet, Marie-Thérèse (1997) *Dictionnaire étymologique des noms de famille*, nouvelle édition, [Paris] : Perrin.

Périeron, Joachim (2003) *Dialogues de l'origine du français et de sa parenté avec le grec*. Texte présenté, établi, traduit et annoté par Geneviève Dermerson et Alberte Jacquetin, Paris : Champion.

Platon (1969) *Cratyle*. Texte établi et traduit par Louis Méridier, 4<sup>e</sup> tirage, Paris : Les Belles Lettres.

Platon (1977) *Œuvres complètes*. T. XIII, 1<sup>re</sup> partie. Texte établi et traduit par Joseph Souilhé, 4<sup>e</sup> édition, Paris : Les Belles Lettres.

Postel, Guillaume (1538) *De originibus seu de Hebraicæ linguæ et gentis antiquitate, deque variarum linguarum affinitate Liber*, Paris : Denis Lescuyer.

Ptolomée, Claude (2000) *Geography*. An annotated translation of the theoretical chapters J. L. Berggren, Princeton University Press.

Rabelais, François (1994) *Œuvres complètes*. Édition de Mireille Huchon avec la collaboration de François Moreau, Paris : Gallimard, « La Pléiade ».

Rigolot, François (1976) « Cratylisme et pantagruelisme : Rabelais et le statut du signe », *Études Rabelaisiennes*, 13, p. 115-132.

Rigolot, François (1977) *Poétique et onomastique: l'exemple de la Renaissance*, Genève : Droz.

Screech, Michael (1992) *Rabelais*. Traduit de l'anglais par Marie-Anne de Kisch, Paris : Gallimard.

Stephens, Walter (2006) *Les géants de Rabelais : folklore, histoire ancienne, nationalisme*. Traduit de l'anglais par Florian Preisig, Paris : Champion.

Strabon (1966) *Géographie*. Tome II (Livres III et IV). Texte établi et traduit par François Lasserre, Paris : Les Belles Lettres.

Tory, Geoffroy (1998) *Champ fleury : art et science de la vraie proportion des lettres*. Édition facsimilée, Bibliothèque de l'Image.

Tournon, André (1976) « La *Briefve declaration* n'est pas de Rabelais », *Études Rabelaisiennes*, 13, p. 133-138.

Yllera, Alicia (2006) « Gargantúa en el folclore medieval francés : la prehistoria de un mito literario », *Cuadernos del CEMyR*, 14, p. 187-204.

Zumthor, Paul (1975) *Langue, texte, énigme*, Paris : Le Seuil.